

FRANCIS PARKMAN

Vous connaissez, ou vous ne connaissez pas le *Revere House* de Boston : c'est l'hôtel fashionable de la ville. C'est au *Revere House* qu'on a récemment préparé des appartements pour la réception du grand duc Alexis, lors de son passage à Boston.

Il faut avoir visité quelques-uns de ces hôtels princiers des Etats-Unis, pour se former une idée du luxe qu'exige en voyage le peuple américain, cette grande tribu nomade campée en Amérique.

Au mois de mai de l'année dernière, je montais les degrés du péristyle du *Revere House* en admirant les deux beaux lions en bronze couchés sur leurs piédestaux de chaque côté de l'escalier, lorsque je fus distrait de mon attention par un étranger qui s'avança vers moi, et vint en souriant me souhaiter la bienvenue.

Je reconnus à l'instant mon ancien ami M. Francis Parkman.

Depuis plusieurs années nous correspondions ensemble sans nous être jamais vus. M. Parkman était venu à Québec pour me rencontrer, j'étais allé à Boston dans le même but ; mais une étrange fatalité nous avait toujours tenus éloignés l'un de l'autre : c'était pour la première fois que nous avions le plaisir de nous serrer la main.

Après les premiers épanchements de l'amitié, M. Parkman me dit que sa voiture nous attendait à la porte de l'hôtel, et s'offrit à me faire les honneurs de sa ville natale.

Boston, qui a été justement surnommé l'Athènes moderne des Etats-Unis, est le centre des lettres et des sciences, la capitale intellectuelle de la grande république.

Nous visitâmes ses principales institutions, et particulièrement l'Université de Cambridge, le célèbre Harvard College fondé en 1637.

J'y admirai le magnifique musée d'histoire naturelle formé par M. Agassiz, et qui rivalise avec les plus riches musées d'Europe.

De là nous allâmes rendre visite au célèbre professeur et à son illustre voisin, M. Longfellow, le Lamartine américain. M. Agassiz est une de ces physionomies que l'on n'oublie pas, figure douce et attractive que les calmes études de la science ont empreinte d'une lumineuse sérénité.

Madame Agassiz, née Miss Carey, issue d'une opulente famille de Boston, est une femme d'un esprit supérieur. Elle partage les études et les courses scientifiques de son mari, et a écrit ses voyages avec autant de grâce que d'originalité.

L'auteur d'*Evangeline* est un beau vieillard,

aux traits animés, au regard limpide et inspiré. Sa noble figure, sa longue et abondante barbe qui tombe en flots de neige sur sa poitrine, lui donnent un air de majesté qui rappelle les bardes ou les voyants des anciens jours : c'est ainsi qu'on se représente Ossian, Baruch, ou le Camoëns.

Chez M. Longfellow, comme chez M. Agassiz, le cours de la conversation nous entraîna naturellement à parler du Canada ; ces hommes éminents ne tarissaient pas d'admiration sur la beauté de notre histoire, qu'ils avaient appris à apprécier par la lecture des œuvres de M. Parkman. Pour eux, comme pour bien d'autres, cette lecture avait été une révélation.

De son côté, Madame Agassiz me parla longuement, avec des larmes dans les yeux et dans la voix, de l'héroïsme de nos premiers missionnaires et de nos fondatrices religieuses.

Déjà, en France, en Angleterre, et dans plusieurs autres parties des Etats-Unis, j'avais été fier d'entendre faire l'éloge de notre peuple d'après l'auteur des *Pioneers*.

Mon séjour à Boston acheva de me convaincre des immenses services que M. Parkman a rendus à notre pays par ses travaux historiques.

Un intérêt et une sympathie toute naturelle se rattachent donc à cet écrivain qui nous a si noblement vengés des odieuses calomnies qu'on a inventées pour avilir le nom et le caractère de nos ancêtres.

I.

La famille de M. Parkman est une des plus anciennes des Etats-Unis ; elle se glorifie de retracer sa généalogie jusqu'aux *Pilgrim Fathers*.¹

Francis Parkman est né à Boston le 16 septembre 1823. Dès l'âge de huit ans, il fut transporté des rives de l'océan aux rives de la forêt. Quatre années de son enfance s'écoulèrent dans la

I. Au moment où nous écrivons ces lignes, une lettre nous apprend qu'un malheur subit vient de frapper au cœur M. Parkman. Son unique frère, John Elliot Parkman, lieutenant dans la marine américaine, et servant sur la flotte du Pacifique, sous le commodore Stembel, est mort soudainement à San Francisco, le dix-neuf décembre dernier. Après avoir couru mille dangers dans ses voyages ayant fait plusieurs fois le tour du monde, après avoir affronté la mort sur les champs de bataille de la dernière guerre, il est tombé tout-à-coup, en plein paix, sans cause apparente. Officier plein d'espérance et d'avenir, aimable autant qu'aimé, sa carrière promettait d'être aussi honorable qu'utile à son pays. Ce regret, jeté sur sa tombe, ira consoler la douleur de son frère.